

DECOÏNCIDENCE ET MELANCOLIE (*première partie*)

« Le non-savoir n'est pas de modestie, ce qui est encore se situer par rapport à un soi; il est probablement la production « en réserve » du seul savoir opportun. »

Jacques Lacan

« Oh que je me méfie du verbe être qui ponte et cache le trou noir qui absorbe présence et absence... en ouvrant le tout dire et n'importe quoi! » Michel Serres

Partons de l'idée ou plutôt de l'hypothèse que la mélancolie résulterait d'un défaut, échec ou ratage au niveau des identifications et particulièrement des identifications primaires telles qu'elles ont été mises en lumière par Freud. Ces traits d'identification constituent en effet la base et même, pourrait-on dire, les briques de l'identité qui se construit et deviendra personnalité. Ce « ratage » entraînerait, pour le mélancolique, une fragilité psychique face aux intrusions venues de l'extérieur, en même temps qu'il pourrait être à l'origine de ce sentiment de vide intérieur qui caractérise un aspect significatif du vécu mélancolique et sur lequel nous reviendrons. Si on reprend la perspective freudienne, on peut alors penser que ce sentiment de vide le livre également sans défenses psychiques suffisantes aux manifestations intérieures de la pulsion de mort...Lorsqu'il introduisit son hypothèse audacieuse et « spéculative » de la pulsion de mort, Freud n'emprunta-t-il pas aussi à Barbara Low l'expression « principe du Nirvana »(voir: Freud "Au-delà du principe de plaisir")?. Gageons en outre qu'il y a plusieurs degrés possibles de cette affection mélancolique ainsi qu'une variété de profils résultant de la diversité des individus et des contextes culturels et sociaux.

La mélancolie a été reconnue dès l'antiquité grecque et décrite dans le corpus hippocratique comme une pathologie résultant d'un déséquilibre des humeurs et, plus précisément, d'un excès de « bile noire ». Cette interprétation constituera pour longtemps la base tant du diagnostic que du traitement médical et ceci jusqu'à l'apparition de la médecine et de la psychiatrie modernes. Aujourd'hui, tandis que la psychanalyse hésite à rattacher la mélancolie aux affections psychotiques, lui cherchant une place propre (voir les travaux de Marie-Claude Lambotte, par exemple: Esthétique de la mélancolie), la psychiatrie dominante tend à la réduire à des symptômes qualifiés de bipolaires. Cette psychiatrie n'envisageant alors qu'une thérapie principalement médicamenteuse et chimique. Il est vrai que la conception antique regroupe sous ce

terme de mélancolie des affections que la science moderne tend à mieux distinguer en les caractérisant avec plus de précision. Sans nier ce progrès, il est possible de penser qu'en abandonnant la conception ancienne encore qualitative au profit d'une conception à visée exclusivement quantitative, la compréhension de ces affections et, en particulier, de la mélancolie, a perdu un mode d'accès privilégié à la variation de leurs manifestations et symptômes.

Notons maintenant que, dès l'Antiquité grecque, l'interprétation médicale et somatique de cette mélancolie a été accompagnée ou doublée par une interprétation plus psychologique et philosophique. Cette interprétation finira par être présentée de manière systématique dans un petit texte longtemps attribué à Aristote: L'homme de génie et la mélancolie (Edition avec traduction, présentation et notes de Jackie Pigeaud – édition Petite bibliothèque Rivages – 1988). La thèse défendue par ce texte ancien est que le sujet mélancolique, soumis à des états psychiques extrêmes et opposés peut, dans certains cas, en tirer l'énergie et l'inspiration nécessaire pour de grandes œuvres, tant du point de vue de l'action que de celui de la création intellectuelle. Tandis que Freud comparera le deuil et la mélancolie pour tenter de les distinguer autour de la notion de perte d'objet, les anciens comparaient ses effets à ceux du vin et leurs trouvaient des analogies... Cette comparaison, qui peut nous apparaître aujourd'hui très fantaisiste, permet cependant une approche qualitative assez suggestive des effets de la mélancolie.

Venons-en maintenant à la notion de décoïncidence telle qu'elle a été proposée et présentée par le philosophe François Jullien dans son ouvrage Politique de la décoïncidence (édition. L'Herne – 2020). Il semble possible de faire l'hypothèse que le mélancolique soit, en général, comme prédisposé à la décoïncidence en ce sens qu'il est marqué par un défaut originaire ou précoce dans l'ordre d'une identification dont je rapprocherai ici la notion de celle de coïncidence: les identifications étant comme les briques qui fixent l'identité subjective en lui permettant de coïncider avec elle-même. Je me permets donc de passer par ce rapprochement entre « coïncidence » et « identification » en un sens d'abord psychologique ou métapsychologique pour aboutir ensuite à l'idée de « décoïncidence ». Partant de là et concernant le mélancolique, la décoïncidence apparaîtrait donc ici d'abord comme une possibilité psychique et intellectuelle résultant d'une difficulté plus ou moins grave relative aux mécanismes de l'identification. Dans cette hypothèse, le mélancolique disposerait d'une sorte de prédisposition à la décoïncidence en ce sens que l'identification serait restée chez lui

problématique ou fragile, nécessitant de sa part un travail peut-être inachevable de consolidation ou d'étalement. Et c'est précisément ce travail de restauration ou de consolidation qui peut, dans la mesure où il réussit à impliquer une dimension d'invention ou de création et où il rencontre une source d'inspiration capable de remplir son vide intérieur, conduire à la réalisation d'œuvres de culture.

Pour illustrer ces propos, prenons deux exemples platoniciens. Tout d'abord le personnage de Ion qui, dans le dialogue éponyme, est un poète ou, plus précisément, un aède rendu célèbre par ses interprétations publiques de la poésie homérique. Socrate l'interroge pour savoir qu'elle est sa réelle compétence et s'il est capable d'en rendre compte. L'enquête aboutira à la conclusion qu'il est, certes, inspiré mais non pas compétent à la manière d'un artisan. D'un côté donc il lui arrive d'être habité par son modèle homérique et comme possédé par lui, ce qui le rend capable des performances qui sont à l'origine de sa célébrité, mais d'un autre côté, comme il l'avoue lui-même, il se désintéresse de tout ce qui ne concerne pas son illustre modèle et, dans une discussion qui devrait l'intéresser, cela peut même le conduire à somnoler: « Mais qu'elle est donc la cause, Socrate, qui fait que lorsqu'on s'entretient de n'importe qu'elle autre poète, moi, je n'y fais pas attention et je suis incapable de rien proposer de valable – au contraire, je me mets tout simplement à somnoler. Mais fait-on la moindre mention d'Homère, aussitôt me voilà réveillé, je suis tout attention, et j'ai beaucoup à dire. » (Ion, 132b, trad. Canto-Sperber).

Autre exemple, plus fameux et qui pourrait nous permettre de revenir à l'idée de la décoïncidence: Socrate lui-même. Socrate en effet reste une énigme et même une provocation pour une bonne partie de ses contemporains et pourrait bien présenter un modèle de décoïncidence sur le fond d'une mélancolie surmontée. D'un côté il reconnaît, proclame même qu'il est vide, tout en interprétant ce vide en terme d'ignorance comme dans le Théétète. Dans ce dialogue, en effet, Socrate reprend une idée d'ignorance ou de vide de savoir mais qui, dans le contexte, signifie aussi stérilité intellectuelle: « Socrate – Pourtant, j'ai au moins cet attribut propre aux accoucheuses: je suis impropre à la conception d'un savoir, et ce que beaucoup m'ont reproché, à savoir que je questionne les autres mais que moi-même je ne réponds rien sur rien parce qu'il n'y a en moi rien de savant, c'est un fait véritable qu'ils me reprochent. Et la cause de ce fait, la voici: procéder aux accouchements, le dieu m'y force, mais il me retient d'engendrer. Le fait est que je ne suis moi-même absolument pas quelqu'un de savant, pas plus qu'il ne m'est survenu, née de mon âme, de découverte qui réponde à

ce qualificatif; mais ceux qui se font mes partenaires, au début, bien sûr, quelques uns paraissent même tout à fait inintelligents, mais tous, quand nos rapports se prolongent, ceux-là auxquels il arrive que le dieu le permette, c'est étonnant tout le fruit qu'ils donnent: telle est l'impression qu'ils font, à eux-mêmes et aux autres; et ceci est clair: ils n'ont jamais rien appris qui vienne de moi, mais ils ont trouvé eux-mêmes, à partir d'eux-mêmes, une foule de belles choses et en demeurent les possesseurs. De l'accouchement, oui, le dieu est cause, et moi aussi. » (Théétète, 150c-e, trad. Narcy).

Notons cependant que ce vide ignorant n'est pas absence de désir et celui-ci, chez Socrate, passe bien par la médiation de l'autre, grand ou petit. Il y a bien sûr d'abord ce grand Autre qui a parlé par la bouche de l'oracle delphique et dont la formule inspira à Socrate l'idée de ses enquêtes. Mais il y a ensuite le désir, né d'une rencontre dont la dimension amoureuse ou érotique n'est pas exclue, de faire advenir le savoir d'un autre. Il s'agit « d'accoucher » l'autre d'un savoir d'abord insu mais dont l'autre advient comme auteur, en même temps que Socrate a souci d'écartier les faux prétendants, les fausses idées ou les faux savoirs : « Mais qu'il ne m'est d'aucune façon permis de concéder le faux et d'affaiblir l'éclat du vrai. » (151d, *ibid.*). C'est bien ce même désir qu'il avait accroché à la réponse de l'oracle au sujet de son éventuelle sagesse, se proposant de la tester par des enquêtes, premières esquisses de l'enquête sociologique ! Dans l'Apologie, il déclarera avoir considéré ces enquêtes comme une mission divine et les avoir conclu par un renversement du sens et de l'évaluation de sa propre ignorance en interprétant la conscience de ce vide ignorant comme le comble de la sagesse humaine. C'est également au nom de la conscience de ce vide de savoir qu'il déclarera, toujours dans l'Apologie, n'avoir été le maître de personne. N'oublions pas que Socrate reçoit parfois aussi une inspiration qu'il considère comme un don divin (*Theia moira*, Apologie. 33c), inspiration qui le sauve du vide ou de l'ignorance en lui apportant, dans certaines circonstances, un savoir d'une nature particulière. Une telle inspiration apparaît par exemple à la fin de l' Apologie toujours sous la forme d'une prophétie rendue plausible à ses yeux par la proximité de sa propre mort. Les formes de cette inspiration, de ce lien au divin, peuvent varier si on suit d'autres témoignages de Socrate sur sa propre vie intérieure et spirituelle. A la fin du Criton, par exemple: “ Socrate – Voilà, sache-le bien mon cher Criton ce que moi je crois entendre, à l'instar des Corybantes qui croient entendre des flûtes; et, en moi, le son de ces paroles bourdonne et m'empêche d'en entendre d'autres. Sache-le bien toutefois, pour autant que je puisse en juger, tout ce que tu pourras alléguer là contre sera peine perdue.” (54c, trad. Brisson).

Dans le Banquet, c'est par la médiation du personnage féminin de Diotime qu'est présenté un contenu éminemment positif et philosophique de cette inspiration présentée alors comme un élan vers la dimension idéale du beau, idéal susceptible de conduire vers d'autres idées comme celle, fondamentale entre toutes, du Bien. La dimension érotique de cette inspiration réapparaît, dans le discours, avec le parallèle fait entre l'engendrement par le corps et l'engendrement par l'âme. On a vu que Socrate se considérait comme une sorte d'accoucheur d'âmes. Cette dimension érotique sera reprise dans le Phèdre mais il s'agira là d'une élaboration qui portera incontestablement la marque de Platon. Rappelons cependant qu'une dimension d'attrance était déjà présente dans les entretiens maïeutiques pratiqués par Socrate, comme en témoigne le discours inspiré d'Alcibiade au cours du Banquet. Socrate, qui n'est pas exactement un dissident, mais qui, certes et en différentes occasions, sut prendre des risques et fut condamné à mort, pourrait donc nous apparaître comme un décoïncident exemplaire, à la charnière entre une tradition qui s'éloigne et dont il présentait certains aspects, et une modernité représentée entre autre par ces sophistes dont il connaissait bien les théories et avec lesquels il était parfois confondu! Un Socrate toujours difficile à cerner ou à saisir, un Socrate « atopique » et qui semble s'échapper toujours en dissimulant son véritable secret. C'est ce caractère insaisissable, cette « atopie », qu'on pourrait donc associer à l'idée de décoïncidence. Elle apparaît manifeste sur le plan religieux, mais concerne aussi sa position par rapport à la sagesse et au savoir. Rappelons à ce sujet la voix de ce daïmon ou daïmonion, ce signal divin qui, d'après Socrate lui-même, intervient pour le mettre en garde par rapport à ce qu'il s'apprête à faire ou à dire en l'associant à cet autre comportement étrange qui consistait, pour lui, à se mettre régulièrement à l'écart et à s'isoler, pour des durées parfois très longues, afin d'entrer en lui-même et pour s'examiner...

Poursuivons en notant que ce débat ancien sur le sens et la valeur de la mélancolie va réapparaître à la Renaissance dans le contexte d'une crise associée à l'apparition progressive d'un nouveau monde beaucoup plus vaste et accompagné d'un développement inédit des sciences et des techniques: nouvelle cosmogonie, nouvelle physique en rupture avec l'aristotélisme défendu par l'Église. Peut-être d'ailleurs serait-on légitime, s'agissant d'une époque où s'effectua le passage "du monde clos à l'univers infini" (pour reprendre le titre d'un ouvrage d'Alexandre Koyré), à parler de Grande décoïncidence... Une époque au cours de laquelle la fameuse formule d'Aristote sur une nature ayant « horreur du vide » fut combattue et repoussée par de nouvelles expériences auxquelles Blaise Pascal, lui-même auteur d'un Traité sur le vide, participa:

« Il y a autant de différences entre le néant et l'espace vide, que de l'espace vide au corps matériel; et qu'ainsi l'espace vide tient le milieu entre la matière et le néant (Lettre au P Noël). Grandes découvertes à la surface du globe, nouvelles conceptions aussi dans le domaine politique pour lutter contre les guerres civiles en jetant les bases de la conception moderne de l'État. Une sorte de révolution culturelle de fond comme une grande décoïncidence !

L'Église avait rabattu la mélancolie sur un mal nommé acédie, correspondant à un ennui ou à un abattement profond auquel les moines étaient particulièrement exposés. Cet abattement était alors envisagé sous l'angle du péché et par référence à la possibilité d'une intervention maligne. Notons que cette conception religieuse mettait l'accent sur un aspect crucial du vécu mélancolique: ce vide intérieur source d'un abattement corrélatif de la disparition possible de tout désir. Pour l'Église, le problème majeur était celui de soutenir ou défendre foi défaillante... A l'opposé de cette attitude, pour les néo-platoniciens de l'époque (on peut penser à Marcel Ficin qui traduisit le Ion et le publia en 1482 avec une préface intitulée De furore poetico), il s'agit de reconnaître à nouveau la face inspirée de la mélancolie et c'est dans ce contexte que ce dialogue platonicien fut traduit et commenté par les humanistes. On retrouve donc l'idée que la fragilité du mélancolique recèlerait la possibilité de recevoir une énergie et une inspiration pouvant le mener à la réalisation de grandes œuvres. La fameuse gravure que Dürer consacra à cette mélancolie et à son interprétation, qui fit couler beaucoup d'encre (voir entre autres le travail magistral de l'historien Erwin Panofsky), illustre bien ce nouveau statut d'une mélancolie qui renoue avec la complexité et les ambiguïtés de son modèle antique. De cette gravure on pourrait formuler ici cette interprétation : tandis que le visage apparemment tourmenté de la jeune mélancolique pourrait bien exprimer un sentiment d'impuissance et de stérilité, celui de l'ange, juste à côté et comme un peu au-dessus, semble au contraire exprimer la concentration sereine née d'une inspiration toute intérieure...

Donnons maintenant un autre exemple historiquement plus proche de nous: il s'agit d'une femme d'origine modeste et campagnarde qui participa activement à la Révolution Française et y trouva une occasion de formuler et de défendre des revendications pour les femmes: Théroigne de Méricourt (1762–1817). Pendant la Révolution, elle s'associa au groupe des « Amazones », écrivit des textes et joua un rôle public important. Elle sera finalement calomniée, violentée et persécutée tant par les royalistes que par certains jacobins ou jacobines et, en 1794, son propre frère obtint sa

mise sous tutelle et la fit interner. Internement qui se prolongea pendant les vingt-trois dernières années de sa vie. C'est au cours de cet internement qu'elle finit par écrire et réécrire de manière compulsive et morbide une lettre à Danton déjà décédé depuis plusieurs années. Cette lettre devint quasi illisible à force d'écriture et de réécritures superposées et compulsives. Un peu comme si le signifiant venait, de façon compulsive et maniaque, combler un vide insurmontable. Conservée, elle a fait l'objet d'une édition en fac-similé par les soins de Jackie Pigeaud: Théroigne de Méricourt / La lettre-mélancolie . Les thèmes de la révolution s'y déchiffrent encore malgré la superposition des couches d'écriture. Il s'agit donc bien, avec Théroigne de Méricourt, d'un destin qu'on pourra qualifier de mélancolique et d'inspiré, d'engagé, mais qui finit tragiquement, dans l'enferment psychiatrique et le renferment morbide. Cet exemple marque donc clairement l'importance d'une prise en compte du contexte historique et culturel pour, véritablement, comprendre le sens et l'enjeu de tels parcours et de telles inspirations. Notons encore que, dans le même temps que la psychiatrie s'en empare pour la diagnostiquer et la traiter », la mélancolie, au XIX^e siècle donc et notamment en France, prit un sens littéraire qu'on pourrait qualifier de subjectif et moderne en devenant, vue sous l'angle de l'introspection, un thème majeur du mouvement romantique.... De grands écrivains s'en réclamèrent, de Chateaubriand à Baudelaire qui, explorant ses propres gouffres, en fit la marque de son génie: « Je suis la plaie et le couteau! ». Un Baudelaire qui, dans un de ses Petite poème en prose, compara le démon de Socrate à son propre « ange gardien » et qui, dans un des poèmes des Fleurs du mal, salua le « gouffre » de Pascal...

Pour résumer l'ensemble de ce propos en le généralisant: il semble donc possible de considérer comme particulièrement significatif que la mélancolie, et ceci quelle que soit l'interprétation qu'on en fait, ait pu accompagner le destin culturel d'un Occident tendu, pour le meilleur, mais aussi parfois pour le pire, vers des créations idéales ou idéalisées. Elle l'accompagne tout à la fois comme la possibilité tragique d'un effondrement psychique morbide et comme la possibilité contraire d'une énergie et d'une inspiration pouvant conduire à la réalisation de grandes œuvres. D'un point de vue subjectif, nous avons relevé l'importance du sentiment de vide intérieur. Ce sentiment coïncide avec la menace d'un abattement, d'une disparition ou d'un effacement du désir et, pour finir, d'un repli intérieur morbide. Nous avons ensuite, pour caractériser cette mélancolie, mis en avant l'idée d'un défaut ou d'un manque concernant les processus d'identifications. Nous avons ensuite pensé pouvoir utiliser l'idée de décoïncidence proposée par François Jullien. Il s'agit de s'appuyer sur la notion d'identification, en un

sens donc psychologique ou métapsychologique (Freud), pour rapprocher cette identification de l'idée de coïncidence et pour, ensuite, la mettre en relation avec celle de décoïncidence. On passe alors, grâce à la notion de décoïncidence, d'un sens psychologique ou métapsychologique, donc analytique, à un sens philosophique, voire métaphysique, plus synthétique et plus ouvert. Et c'est précisément cet élargissement du sens qui peut correspondre, dans le champ culturel, au travail même du mélancolique lorsque celui-ci réussit à saisir et à suivre le courant d'une heureuse inspiration...

(...)